

« Selon »
postface

Jérôme Guitton

Ce roman a été terminé il y a plus de cinq ans ; je ne l'avais jamais proprement défendu jusqu'ici, et cela est un symptôme que je me devais de creuser. Ce texte m'a longtemps résisté, plus que les autres. Les autres, je les ai accompagnés sans arrière-pensée, sans retenue. Laissant « Selon » derrière moi. Sans regret apparent. Il y aura eu la grande patience de trois lecteurs ; ils auront tenu ce qui, finalement, pouvait s'y jouer. Ce sera donc par leur médiation que je peux m'en resaisir aujourd'hui. Je les remercie.

Éclairons un moment mes doutes en partant de cette situation que nous fait la société. Ce qui m'a semblé le plus limpide, longtemps pressenti, ici éprouvé, pris dans chaque œuvre presque, est la violence et l'efficacité avec laquelle notre contexte démocratique libéral (occidental) désamorce tout texte. Il est frappant de constater que j'ai (et d'autres, avec moi, probablement, l'ont aussi) tant intériorisé les règles de tolérance que plus rien ne m'y choque : cut-up, ready-made poétique, écriture aléatoire, créationnisme ou pornographie.

Et si je me penche (réflexivement) sur ce qui provoque cette somnolence ; si je reprends ces textes, les relis, scrute mon comportement ; que puis-je percevoir qui permettra cette

attitude ? que, pour chacun de ces textes, je peux impunément dire : « C'est un point de vue » et me protéger ainsi de ses aspérités. Lieu commun qui aura assigné le texte que je lis à l'expression d'un autre, à une représentation étrangère, qu'un relativisme considérera sympathiquement pour ses particularités. Je dis « C'est un point de vue » et je sais – c'est un savoir partagé ! que notre société les accepterait aimablement au sein de sa liberté d'expression, tout en les noyant dans leur masse. Ce point de vue d'un auteur donné n'aurait pas valu mieux qu'un autre, tout s'égalisant.

Mais, m'objecterais-je, il existe des logiques d'écritures qui assurément font que l'auteur lâche prise sur son texte ; je parlais de textes générés aléatoirement ; sûrement, un tel texte ne peut pas constituer le point de vue de l'auteur, lequel ne tient pas les rênes ! C'est que nous ne parlons plus de l'auteur empirique, et ce depuis longtemps¹. Dans un tel texte, il reste naturel d'assigner chaque discontinuité, chaque changement de contexte (tout incontrôlé soit-il) à une volonté extérieure au texte qui y guiderait tout choix ; cette volonté ne préexistant pas nécessairement au texte, elle peut être reconstruite à la lecture, dans le repérage des particularités. Volonté imaginaire, auteur suggéré dans cette interaction. Il n'y a aucun paradoxe à ce que, dans la production réelle, l'auteur empirique n'ait pas fait tel choix ; nous ne lisons pas son

1. « Malgré l'incertitude des lois qui régissent la physiognomonie littéraire, les lecteurs ne peuvent jamais rester impartiaux entre un livre et le poète. Involontairement, ils dessinent, dans leur pensée, une figure, bâtissent un homme, le supposent jeune ou vieux, grand ou petit, aimable ou méchant. » Balzac !

lâcher-prise. Ainsi tel cut-up sera qualifié de « politique », tel autre de « burlesque » ; mais de quoi aura-t-on parlé alors, si ce n'est de l'intention d'un auteur suggéré ?

Si de tout texte se suggère une source unique, un auteur (même indépendant de son auteur de chair et d'os), tout texte sera finalement caractérisable par une façon de voir particulière (une représentation) ou une façon de dire particulière (une expression). Or ici rien n'est plus commun qu'une représentation ou une expression particulière ; chacun a la sienne, somme toute, et nous avons même la chance d'avoir en ce lieu peu de brides (quelques-unes, quand même) à son dévoilement ; et le fait qu'elles soient suggérées par la lecture ne les rend pas plus précieuses. Inflation significative, dans nos cercles, du qualificatif « singulier » ; utilisé à tort.

« Autres lieux, autres mœurs ; c'est un souci typiquement occidental que de s'inquiéter d'effets pervers de nos libertés, quand d'autres, ailleurs, doivent lutter féroce­ment pour en conquérir un pouce », diraient certains. Non ; souci mondial. Car l'existence d'un seul continent aussi (apparemment) libre et aussi (assurément) productif que le nôtre suffit à alimenter une masse d'écrits à même d'étouffer n'importe quel travail d'écrivain, n'importe où. Il n'y a pas d'abord la censure, ensuite l'indifférenciation ; les deux obstacles sont à considérer simultanément.

Abondance n'est pas richesse. Vieux constat, vieilles ruminations. Stériles et pessimistes. À partir desquels on se demande bien ce qui a pu pousser à écrire un roman de plus. Excellente question. Que je m'approprie : qu'est-ce qui m'a poussé, moi, à produire un objet livre de plus ? Quelques sen-

sations, très peu. L'écart entre la deuxième et la troisième proposition d'Éden, Éden, Éden ; la première apparition de Septimus Smith dans Mrs Dalloway, puis rétrospectivement le passage de la voiture ; Fin de Partie, deux phrases échangées entre Clov et Hamm qui, régulières pourtant, en rompent le flux ; on citerait peut-être quelques autres ; en chaque cas, ce sera moins la logique formelle de l'ensemble qu'un détail qui, rendu possible par cette logique, ne l'en dépassera pas moins en valeur. Quelques failles, se présentant comme une conséquence nécessaire d'un rythme arbitraire (particulier, du moins).

Car si j'inspecte ces exemples, leurs contextes, j'ai la sensation que chacun d'entre eux est un développement naturel de ma lecture, qu'il découle naturellement du reste, en mettant au jour, pourtant, une conséquence inattendue ; conséquence régulière, mais radicalement différente des autres détails ; exception, singularité par rapport à ma perception du tout, irrépérable sans doute dans cette lecture (répéter, c'est déjà altérer ; dans un texte, on ne répète jamais exactement le même détail ; la seconde occurrence est différente de la première). Singularité au sens le plus simple du terme, sans connotation sociale positive cette fois : formelle, contextuelle. De la même façon que les quatre coins sont des points singuliers du carré ; ils appartiennent à l'ensemble des points du polygone, mais en marquent un bord extérieur.

Et je reprends ces exemples, les examine encore ; j'y vois que, dans une faille entre deux phrases, ma perception d'une source unique a vacillé ; comme si la traversée avait atteint son bord extérieur, une conséquence que l'auteur suggéré ne

pouvait que subir, non décider ; et l'illusion de sa toute-puissance s'y défait. La fonction totalisatrice, perceptive, que je construisais à la lecture, présente en ces points un défaut ; là le principe se soumet à quelque moment paradoxal.

* * *

Si réflexivement je me resaisis des deux principes qu'une attention à mon attitude m'a permis précédemment d'isoler : (1) de façon générale, un texte me suggère un auteur, maître total de son agencement ; (2) singulièrement, une poignée de textes sont le lieu d'une faiblesse, locale, de leur auteur immanent – échec à se réclamer, immédiatement, de la production de toute sensation, puisqu'une au moins échappe à leur contrôle. Ces deux points, établis subjectivement, n'auraient, s'ils ne concernaient que moi, qu'une valeur thérapeutique ; on eût dit qu'ils ne seraient qu'un effet pervers d'une déformation de ma lecture, effet qui me serait propre ; et il serait alors opportun que j'en reconnaisse les symptômes, afin de soigner cette maladie de l'œil et de rejoindre les lecteurs bien portants.

Or, certains indices me laissent entrevoir que cette myopie doit être commune à quelques-uns au moins, hors de moi. J'ai dit deux mots sur notre régime démocratique et libéral ; ces deux caractères, s'ils encouragent à percevoir d'abord l'opinion, donne toute stabilité à la première position subjective évoquée. D'autres indications apparaissent, dans l'intellectualité littéraire, de la reconnaissance de phénomènes similaires ; on la rapprocherait de catégories aussi diverses

que celles du scripteur de Barthes, du sujet du poème de Meschonnic, de la subjectivité immanente de Boisnard.

Pour la seconde thèse acquise dans l'attention à ma lecture, je saurais extraire de chacun de ses moments d'exception des caractères objectifs qui les distinguent du reste de leur contexte ; je le fais du reste naturellement pour écarter mes propres soupçons. Je sais de plus, par discussion avec d'autres, que quelques-unes de ces sensations sont partagées ; tel lecteur me parlera de l'une d'elles avant que je ne l'évoque ; pour d'autres, mon enquête ne me découvre pas de camarade, sans pour autant me l'invalider ; d'autres failles sont soutenues par certains, que, malgré l'insistance de leurs défenseurs, je ne perçois pas ; la galaxie des possibilités suffira à me convaincre de l'intérêt du phénomène.

Si j'ai écrit, c'était finalement dans le seul but de produire de tels rares moments de surprise. Si je fais retour sur le présent roman, je comprends d'ailleurs que ce qui en fait une œuvre finie est précisément qu'il m'a déjà donné une telle sensation. Cinq ans après, il continue à me la donner.

Que puis-je en dire ? Trois choses, probablement...

...par sa logique syntaxique, le texte cherche à fendre son flux ; cela se relève dans l'usage discontinu des temps grammaticaux, de la concordance, des aspects, des pronoms, des genres et nombres, des notes de bas de page, cherchant un point où l'articulation entre deux propositions aura à peine tenu, ou plus guère que par le partage du même contexte...

...or, celui qui tient un discours au sein de cette logique – le narrateur – développe peu à peu une argumentation contre toute faille de cette sorte ; sceptique d'abord, curieux néan-

moins, il nie bientôt toute possibilité de sensation hors de la perception (pleine) d'objets...

...l'insatisfaction de l'un croise la réfutation de l'autre, et ce sera mon moment ; alors la confrontation entre ces deux sujets possibles peut véritablement s'ouvrir ; le narrateur sceptique n'en est pas moins rigoureux ; donc, exhaustif, il cherchera à épuiser les possibilités ; le sujet suggéré par le discours, par l'insatisfaction qu'on lui associe, semblera chercher mieux, une faille plus fine – plus objective ; les deux auront donc offert la possibilité de continuer à écrire ce texte ; lequel aura été leur terrain d'épreuve, à deux faces contradictoires – au mieux.

En conséquence (quasi), l'hétérogénéité (des décors ? du lexique ? des scènes de vie ?) n'y serait que produite par les exigences de ces deux positions subjectives, qui auraient refusé de conclure avant d'avoir (véritablement, honnêtement) visité un certain nombre d'espaces – espaces à même de mettre leur engagement en péril. Une exploration suffisamment représentative, simplement, peut-être...

Si je devais situer l'instant décisif, lequel choisirais-je ? Non pas l'illumination supposée de Claire, non ; il ne s'y passe rien. Une faille la plus sensible aura lieu lorsque Claire, ayant attendu Samuel dans le hall de son bureau, lui en fera le récit dans le même ton que celui du narrateur, bien qu'en style direct ; seulement séparé du reste du récit par les guillemets ; et que ce narrateur clôturera par l'énoncé Ça décrit un peu, oui. Indifférence de Samuel à ce qui aurait pu se passer dans cette curieuse continuité. À moins que l'instant de basculement intervienne plus tard, quand le découragement frappe Claire,

qui renie quelque chose à son tour, alors même que le début du roman fait un retour que rien n'a annoncé ?

Ce texte étant pourtant maillé de telles confrontations formelles, on peut supposer qu'un autre lecteur trouverait d'autres points où la sensation serait plus intense ; nierait complètement celles-ci, peut-être ; ou encore, les rejeterait toutes, rejoignant la position du narrateur. Peut-être l'ambition de ce texte est-elle plus grande même ; admettant que sa lecture produise, non plus une faille unique, mais un scintillement de tels flashes ; toujours fragiles et indécis ; sensibles parfois.

* * *

Seulement voilà, il faut l'admettre, un lecteur peut bien n'être ému par rien. Alors il ne lui reste que le narrateur, avec lequel il s'accordera sur le fait qu'il ne se passe rien, au bout du compte. L'objet de mon désarroi ne sera pas tant son ennui que son adhésion. Ce narrateur m'est détestable. Je ne parviens pas à l'aimer.

Ce problème est donc à léguer aux œuvres qui suivront. À ce point de ma réflexion, deux solutions existent. La première soutiendra que l'on ne renverse plus l'ordre établi par la simple diffusion d'un produit culturel supplémentaire. Il faut une attaque réelle, en acte. Nos complices de lutte nous le rappellent régulièrement. Et la seconde possibilité consistera justement à mettre en scène ces complices-là en lieu et place d'un Samuel : ils ont eux aussi une critique esthétique, mais s'appuyant, elle, sur une nécessité active.

Oui, il ne me semble pas certain, aujourd'hui, qu'une réponse purement littéraire suffira à faire face à ce rapport libéral à l'écriture. L'existence doit trouver un moyen de s'en mêler ; se nouant pour cela à une politique offensive et commune ; existant comme un contre-pouvoir réel dans son époque. J'en déduis que d'autres formes sont inquiétées par notre maladie de l'œil : journal, correspondance, enquête. Comme beaucoup d'autres, je ne cherche qu'à prendre parti, il faudra que nous nous trouvions.

Comment lire « Selon » aujourd'hui, à la lumière de cette décision, et face à ce narrateur-là ? Comme on lit Tocqueville ou Cochin lorsqu'ils commentent la Révolution française, sans doute. Ou, puisque nous sommes chez l'adversaire, comme De Maistre lisait Rousseau : « Il faut veiller cet homme sans relâche, et le surprendre lorsqu'il laisse échapper la vérité par distraction. »